

Frère Dominique Pacreau, une vie au travail

Introduction

C'est un témoignage qu'on m'a demandé, avec la limite de ce genre littéraire. C'est mon expérience personnelle – parfois je dirai « je » - et communautaire – parfois je dirai « nous » - dans un lieu et à une époque précise. Je vous partagerai, bien sûr, quelques réflexions mais c'est d'abord le récit d'une expérience avec ses richesses et ses limites.

Le contexte

Il y eut dans l'église de France, au milieu du XX^e siècle, une prise de conscience d'un changement radical de société. La France était jusque-là, plutôt rurale et l'Eglise avait une forte emprise sur cette société rurale. Avec l'ère industrielle, les travailleurs ruraux abandonnent la campagne et viennent s'installer dans les banlieues des grandes villes. Ils coupent les liens avec l'Eglise et abandonnent toute pratique religieuse.

En 1942, deux prêtres peuvent écrire un livre intitulé *France, pays de mission*. On dit que le cardinal archevêque de Paris pleura en lisant ce livre, découvrant le fossé qui s'était creusé entre les masses populaires et l'Eglise. La réaction de l'Eglise fut la création de mouvements d'Action catholique pour mobiliser les laïcs et de paroisses aux objectifs missionnaires.

Pendant la deuxième guerre mondiale, beaucoup de prêtres et séminaristes furent prisonniers en Allemagne ou furent réquisitionnés pour travailler dans des usines. Ils firent là l'expérience d'une proximité avec les autres travailleurs et après la guerre, certains voulurent continuer cette expérience. Donc autour des années 1945, des prêtres sont envoyés dans les usines ou sur les chantiers.

Tout ce mouvement missionnaire avait aussi touché les ordres religieux. Et les Capucins ouvrent une fraternité dans un bidonville de la région parisienne. Ils sont encouragés par le discours du pape Pie XII au chapitre général des Capucins en décembre 1948. Je cite un passage, dans une lettre au frère ministre général Clément de Milwaukee : *Toujours et dès leur origine les Frères Mineurs Capucins se vouèrent spécialement aux œuvres d'apostolat et de charité pour le bien des masses populaires. Comment aujourd'hui n'intensifieraient-ils pas avec une ardeur plus attentive ce travail pénible, alors que les nécessités augmentent de façon si étendue ?.. Les temps actuels réclament qu'ils exercent cet apostolat non seulement dans les églises – trop souvent ceux qui en auraient besoin les désertent – mais aussi chaque fois que s'offre à eux comme prêtres l'occasion d'exercer le saint ministère... quand ils se trouvent au milieu des travailleurs, qu'ils deviennent les frères de leurs frères... en particulier, on n'hésitera pas à se mêler aux ouvriers. Qu'ils joignent leurs sueurs apostoliques à celles des ouvriers...*

Parallèlement une théologie nouvelle voit le jour avec les Jésuites de Lyon et le père de Lubac ou les Dominicains du Saulchoir et le père Chenu.

Ce même pape Pie XII, en 1954, interdit ce type de ministère. Il n'y avait alors qu'une petite centaine de prêtres ouvriers en France. Le retentissement de cet arrêt fut énorme. Trois cardinaux viennent plaider leur cause à Rome. Des intellectuels chrétiens comme François Mauriac et d'autres s'élevèrent contre cette décision en particulier à cause des motifs invoqués qui soulignent *l'incompatibilité entre le sacerdoce et le travail manuel salarié*. Mais on était au temps de la « guerre froide » entre l'Occident et la Russie communiste. La grande

peur du Vatican était le communisme. On soupçonnait les milieux ouvriers européens d'être les complices de la Russie communiste.

Arrive le concile Vatican 2. Le décret *Presbyterorum ordinis* §8 décrivant les diverses activités apostoliques des prêtres, parle de *ceux qui travaillent manuellement et partagent la condition ouvrière*. 1965 voit donc de nouveau le départ d'équipes de prêtres travaillant en usine.

Chez les Capucins, c'est un grand moment de réflexion sur notre vie religieuse, la vie franciscaine, le retour aux sources. Des frères (il faut être honnête, tout le monde n'était pas forcément d'accord) disent : il faut quitter les grands couvents et aller partager la vie du peuple, c'est-à-dire vivre en proximité des gens, dans les quartiers populaires, partageant leur vie de travail, leur manière de vivre et d'habiter, vivre au milieu des pauvres plutôt que de les accueillir à la porte de nos couvents.

En même temps naît le désir de vivre en petites fraternités où les frères vivront plus proches les uns des autres avec un style de prière plus simple et des moments de partage plus fraternels.

S'ajoutent encore d'autres raisons :

- une raison spirituelle : vivre l'évangile, vivre une forme de pauvreté, rejoindre les pauvres là où ils sont et où sont-ils ? sinon dans leurs lieux de travail. Il faut se remettre dans le contexte de l'époque : on identifie les ouvriers manuels aux personnes les plus basses de la société ; les pauvres sont les travailleurs.
- une raison pastorale : l'église a perdu la classe ouvrière ; elle s'en est éloignée, il faut se déplacer pour aller à sa rencontre.

Mon expérience

C'est dans ce contexte qu'en 1968, ma province, la province de Toulouse, crée une fraternité de trois frères à Bordeaux, dont le projet est de vivre en milieu populaire, gagnant notre vie par un travail salarié et participant à l'évangélisation de ce milieu avec d'autres partenaires présents sur le terrain : laïcs, prêtres, religieuses... Nous sommes un frère laïc et deux frères prêtres.

Nous nous installons dans un quartier très populaire : cités, présence d'immigrés, etc. Les uns et les autres participent rapidement à la vie du quartier et en particulier aux différentes associations : défense du quartier, prévention de la délinquance, association d'aide aux chômeurs...

L'objectif était de rejoindre le monde populaire sur ses lieux de travail. Pour ma part, j'ai été douze ans manutentionnaire dans un dépôt d'huile de voiture puis chauffeur de poids-lourds pendant dix ans. Licencié en 1990 ; puis deux ans dans une petite entreprise. Licencié de nouveau ; quelques mois de chômage. J'ai fini ma carrière professionnelle comme conseiller à l'emploi pendant six ans à l'agence nationale de placement pour les chômeurs (ANPE). C'est un parcours qui m'a fait expérimenter la diversité du monde du travail. Attention à ne pas trop généraliser ! J'ai connu une grosse multinationale (Total) pendant 22 ans, avec ses organisations syndicales, la stratégie de toutes les multinationales... Puis une toute petite entreprise où les travailleurs avaient des conditions de travail très précaires. Enfin un travail presque de fonctionnaire dans un milieu très jeune et à majorité féminin. Des lieux assez différents les uns des autres.

Mes frères faisaient des expériences semblables...

En Église, nous avons tout de suite collaboré avec ce qu'on appelle en France la Mission ouvrière (c'est le rassemblement d'Église de tous ceux qui agissent dans les milieux populaires), ce qui nous a permis d'accompagner ou de faire partie de groupes de chrétiens, jeunes ou moins jeunes, ouvriers, militants, religieuses... ou groupe de prêtres ouvriers...

Plusieurs fraternités de ce type sont nées en France dans les différentes provinces de l'époque. Nous avons créé un réseau qui se réunit toujours de temps en temps. A chaque chapitre nous devons faire un rapport sur notre manière de vivre, ce qui suscitait beaucoup de débats.

Qu'est-ce que je retiens de mon expérience ?

1) Grâce à notre mode de vie et aux rémunérations venant du travail salarié, nous avons une indépendance financière qui nous a permis d'être disponibles pour la mission. Nous pouvons avoir des activités qui ne sont pas prises en charge par les diocèses ou les paroisses : accompagnement de laïcs, contact avec la population, organisation de rencontres, liens actifs avec les musulmans, etc... Les prêtres des diocèses sont très occupés par le fonctionnement des activités d'Église et ne se bousculent pas pour aller « à la périphérie » des villes et de la société (pour reprendre une expression du pape François). Encore aujourd'hui, la fraternité où je suis est implantée dans un quartier où aucun prêtre ne veut venir. Le fait de « gagner sa vie » par un travail salarié donne une grande liberté qu'on peut mettre au service de la mission.

2) Le travail est un lieu qui m'a construit. On voit bien comment les gens qui sont au chômage sont parfois déstructurés et moi-même j'ai très mal vécu ma période de chômage. Passer huit heures par jour au travail, ce n'est pas rien ; j'ai beaucoup appris, j'ai changé de métier et chaque fois il fallait recommencer à acquérir des savoirs, des expériences, redécouvrir un nouveau milieu de travail. Il me semble que ce que je suis aujourd'hui, c'est en partie (en partie seulement, le travail n'est heureusement pas le tout de ma vie) grâce aux activités que j'ai eues.

Une question se pose : quand ton travail est intéressant, tu peux avoir conscience d'être utile à la société, de continuer à construire la création et j'ai eu des activités passionnantes. D'autres fois, le travail était complètement stupide mais ce fut pour moi occasion de partager la monotonie, la dureté de travaux que beaucoup d'hommes doivent faire simplement pour gagner leur vie et d'essayer de changer cette situation et de lutter pour que tout homme (toi et les autres) puisse s'épanouir dans son travail.

3) Je pense que le travail est un lieu où peut se développer de vraies solidarités entre les hommes. Des amitiés se créent bien sûr mais, comme souvent dans la vie, on s'en rend compte quand on se sépare. J'ai été licencié deux fois et à chaque fois, ce fut un grand moment de liens, de luttes, moments qui soudent tous ceux qui vivent ensemble cette expérience. Lors de mon départ à la retraite, une grande fête est organisée avec mes collègues ; on a beaucoup pleuré... j'y vois le signe des liens très forts qui nous unissaient.

La solidarité se manifeste dans le fait des s'unir pour défendre ses droits. Des syndicats ouvriers étaient présents dans les différentes entreprises où j'ai travaillé. J'ai eu quelques responsabilités. L'organisation syndicale est un lieu très fort de réflexion et d'amitié.

4) Rejoindre le monde des travailleurs, c'est rejoindre un monde « invisible ». Je m'explique : *Les invisibles*, c'est le titre d'un livre sur les prêtres-ouvriers, en France. On dira : la « nouvelle évangélisation » depuis quelques dizaines d'années demande et à juste titre, que l'Église se rende plus visible. Dans un monde occidental européen où l'Église a disparu... il y a des églises dans chaque village de France mais l'influence de l'Église est à peu près nulle et les jeunes en particulier ont perdu toute référence à la religion chrétienne. Ils ne la connaissent pas. Dans mes premières années de travail, j'ai dû me faire accepter, car tous mes camarades de travail étaient anticléricaux, mais tous avaient été catéchisés. Ils connaissaient l'Église qu'ils rejetaient. Trente ans plus tard, dire que j'étais religieux ou prêtre suscitait une curiosité... « Qu'est-ce que c'est ? » car on ne connaissait pas ce genre de personnage. La même curiosité que si j'avais dit : « je suis bouddhiste ou animiste... »

Donc rendre l'Église visible... et on dit : « vous êtes allés partager la vie de travail du peuple mais vous avez été invisibles ». Le titre du livre dont je faisais mention ne veut pas dire cela. Il signifie que les prêtres-ouvriers comme tous les ouvriers sont invisibles dans notre société. On ne parle d'eux que s'ils font grève ou que s'ils cassent quelque chose sur la voie publique. Jamais autrement la télé ou les médias ne parlent d'eux... on ne les voit pas. Un frère capucin racontait une histoire. Il travaillait pendant plusieurs années dans une maison d'accueil d'un diocèse. Il avait deux sortes de travail : d'une part, il accueillait les clients dans un bureau à l'entrée de la maison et d'autre part il avait la fonction de balayeur. Il disait : quand je suis à l'accueil, on me salue, on s'intéresse à moi et à ce que je fais mais quand je balaie les couloirs de la maison, les gens qui passent (les mêmes avec qui j'avais discuté à l'accueil) ne me voient même pas ; ils passent à côté de moi comme s'ils passaient à côté d'un arbre ou d'une statue... ils ne me voient pas.

Les frères doivent se réjouir, dit François d'Assise, quand ils vivent parmi des personnes vils et méprisées, parmi les pauvres (1^{ère} Reg 9,3)

5) Partager la vie pour être frère. Un de mes camarades me demandait souvent quelques pièces de monnaie pour finir le mois. Un jour, je l'interroge sur ses difficultés financières et lui propose de le mettre en rapport avec les services sociaux qui pourront l'aider mieux que moi. Le fonctionnaire du service social (l'assistante sociale) propose d'aller chez lui pour examiner sa situation. Quand je transmets cette proposition, il me répond : « Jamais, jamais une assistante sociale n'est rentrée chez moi » Pour lui, c'était la honte, la déchéance, tant le fait de recevoir humilie. Mais par contre, il n'avait aucune honte pour me demander à moi un peu d'argent. Je lui demandais aussi de temps en temps quelques petits services. J'étais un ouvrier comme lui... on était à égalité. J'ai mieux compris ce jour-là ce qu'étaient la fraternité et la pauvreté franciscaine. Si on veut être frère, ne faut-il pas partager les mêmes soucis, les mêmes sueurs, la même condition ?

6) Le travail fut pour moi le lieu d'annonce de l'évangile. Frère ouvrier, je suis entré dans un milieu de travail pour y rejoindre tous ceux qui ne mettaient jamais les pieds à l'église ou qui ne rencontraient jamais de chrétiens. Le raisonnement était simple : puisque les gens ne viennent pas à l'église, allons là où ils sont, là où ils vivent des choses importantes qui les marquent et les construisent. Vivant avec eux les mêmes conditions, peut-être pourrions-nous leur annoncer l'évangile avec des mots qui sont les leurs.

A-t-on réussi? Il est bien difficile de répondre à cette question.

Ce que je peux dire c'est que j'ai été en lien avec des gens qui n'auraient jamais autrement rencontré l'Église. Et que le lieu de la rencontre n'est pas un lieu neutre... ce n'est pas une

place publique ou un stade de football, mais un lieu où se crée de l'humanité, où les hommes se posent des questions, vivent des solidarités, se construisent... L'Église souvent n'accompagne les gens que dans les grands moments de leur existence, naissance, mariage, décès... et c'est important. Mais qui est là quand les questions se posent sur leur vie familiale, leur vie de travail, le chômage, etc... Le message du Christ devient alors fort discret. J'ai eu cette chance à cause de ma vie de travail et de la proximité qu'elle crée, d'être là quand des amis étaient malades ou licenciés mais aussi dans leur joie familiale. Plusieurs fois, des familles de collègues venant de mourir, qui ne voulaient pas d'enterrement religieux m'ont demandé de faire un discours au cimetière...

Ce dont je peux témoigner c'est qu'on a participé à rapprocher les travailleurs de l'Église en comblant un fossé d'incompréhension. Je crois aussi que la présence de religieux, de prêtres participant à la vie des gens dans le quotidien a permis, petitement sans doute, de revaloriser leur propre vie à leurs yeux. « Si vous êtes là, c'est donc que notre vie a de l'importance » Il m'est arrivé de répondre : « C'est parce que ta vie a de l'importance aux yeux de Dieu ». Et la question qui revient souvent : « Est-ce que ton Église est d'accord avec toi – Bien sûr ». Je n'étais donc pas un marginal, un religieux en marge de l'institution. C'est donc que, pour cette Église si lointaine, la vie du peuple avait de l'importance.

7) Cette expérience provoqua un décapage très fort. Jeunes, nous partions pour annoncer l'évangile et nous découvrons que personne n'en voulait.

J'ai donc dû apprendre, apprendre beaucoup... un métier... et la vie. Il m'a fallu faire des efforts pour inventer un langage nouveau, traduire l'annonce de la Bonne Nouvelle dans le langage de ceux et celles qui ne vivent pas en chrétienté. J'ai appris des non-chrétiens ce qu'était la générosité (non pas qu'il n'y ait pas de chrétiens généreux...) mais j'ai découvert le sérieux d'une solidarité vraie, les engagements, le dévouement de certains.

Ma « conversion » la plus radicale, ce fut la découverte qu'on ne peut pas se considérer simplement comme porteur d'un message mais que Dieu est déjà à l'œuvre dans le cœur des hommes, que « cette terre est sainte », que le message du Christ commence par l'accueil de tout ce qui est en résonance avec l'évangile dans la vie des gens, qu'il faut d'abord se laisser transformer par ceux qu'on rencontre et par leur vie, qu'il s'agit d'une vraie rencontre. J'ai un peu appris à être « contemplatif ».

8) Les conditions de travail de salariés ont beaucoup bougé depuis quelques dizaines d'années et on peut légitimement se poser des questions sur l'avenir du salariat. Je ne suis ni sociologue, ni philosophe... ce que je peux dire de cette évolution, c'est toujours à partir de mon expérience :

- Le travail a été beaucoup individualisé et le monde de l'usine a perdu de son ampleur, privant les salariés de ce sens collectif qui s'exprimait dans une forte syndicalisation.

- Le chômage est redouté par tout le monde, ce qui montre a contrario l'importance qu'a le travail dans la vie des hommes. Être exclu du travail, c'est non seulement perdre son salaire mais perdre ses relations, perdre ce qui nous situe dans la société (quand on se présente, on dit toujours le métier qu'on exerce...). La société culpabilise les chômeurs : « Si vous en travaillez pas c'est parce que vous ne cherchez pas de travail, parce que vous êtes paresseux... »

- Les employeurs demandent toujours plus de rendement et cette pression touche non seulement les industries privées mais aussi les employés qui travaillent dans les hôpitaux ou le milieu scolaire. Le travail devient source d'une souffrance physique et psychique. Le « burn out » chez les salariés croît très, très rapidement

- Cependant, le salariat est en augmentation, même si le travail « indépendant » croit lui aussi. De plus en plus de femmes travaillent et le travail reste une préoccupation très largement partagée par la population. Réussir sa vie, c'est souvent réussir son travail. Et le chômage est un échec. On attend énormément du travail : bien gagner sa vie, avoir un travail intéressant, être utile, travailler dans une bonne ambiance, avoir un travail bien intégré dans le reste de la vie et qui donne du temps pour les loisirs ou autres activités. Il y a évidemment d'importantes frustrations car les conditions de travail sont loin de prendre tous ces éléments en compte.

Comment notre fraternité a été marquée

Les autres frères ont vécu le même type d'expérience que ce que je viens de raconter :

- 1 - La fraternité est le lieu de la prière et de la recherche. Pas de grandes liturgies dans notre appartement, mais un essai pour élaborer un style de prière avec la vie, le langage, la culture du peuple. Y participaient quelques chrétiens de notre entourage. On a publié des recueils de prière. Je reste insatisfait cependant, car je vois l'immense travail qu'il reste à faire pour que le langage de l'Église soit compris par les petites gens.

Une telle vie ne peut, me semble-t-il, avoir un sens que si elle est portée par une « mystique » très forte. J'ai vu beaucoup de militants politiques partir travailler en usine pour « convertir » les ouvriers à leur cause. Ils ne sont pas restés très longtemps. Des religieux, religieuses, prêtres y ont consacré toute leur vie. C'est que les fruits apostoliques ne sont pas évidents même si les joies sont grandes. Cet engagement redit tout simplement la gratuité de la présence de Dieu à son peuple, par amour.

- 2 - La fraternité est le lieu du partage, bien sûr. Le gardien a un rôle assez effacé, surtout de coordination, car toutes les décisions sont prises en coresponsabilité.

Partage de l'argent évidemment. Le CPO 7 parle de la « transparence » - entre frères, bien sûr – Mais une manière d'exister rend notre vie transparente « à l'extérieur ». Nos voisins savent exactement ce qu'on gagne (nous n'avons jamais touché un euro de l'Église) et ils se rendent compte de la manière dont nous dépensons. Ce qui étonne le plus, c'est que les frères mettent leur salaire en commun. L'obéissance... les gens ne comprennent pas. La chasteté... ils n'y croient pas et pour eux ça n'a pas d'importance. Mais qu'on mette notre argent en commun est très surprenant

- 3 - Rejoindre le monde du travail, c'est rejoindre un peuple, une culture. La fraternité essaie de découvrir peu à peu les valeurs qui se vivent dans ce monde. Avec ceux que nous côtoyons, vivre une dignité, une reconnaissance, rendre visibles les invisibles.

Nous ne vivons pas parmi eux d'abord pour mener des activités sociales, mais avec eux, pour participer à changer un certain ordre, dire qu'une communauté humaine ne sera pas si humaine que ça tant qu'elle ne fera pas de place à ceux qui travaillent sans avoir souvent le moyen de parler. Se mêler au peuple pour l'entendre exprimer sa vie, voir avec eux comment on peut l'améliorer, annoncer l'évangile aux petits.

Conclusions

Quelles sont en résumé, les intuitions qui peuvent animer ce type de présence de frères dans un travail salarié tel que je l'ai vécu ?

1) Il existe un monde particulier, le monde populaire qui a des conditions de vie difficiles et qui est plus pauvre que la société ordinaire. Il vit dans des quartiers particulier, travaille dans les usines ou sur les chantiers et est plus souvent au chômage que les autres catégories de la société. Ce peuple, en France, est très loin de l'Église qu'il ne fréquente que très occasionnellement.

2) Pour le rejoindre il faut s'inculturer, s'imprégner de sa vie, ce qui ne peut se faire que dans la gratuité. Il faut être passionné de leur «vie ordinaire», beaucoup apprendre. La fraternité rend visible cette présence missionnaire car il ne s'agit pas de disparaître mais de permettre aux gens de reconnaître que notre présence est celle de l'évangile.

L'engagement dans le refus de l'injustice reste un lieu fort de crédibilité de la mission et de la présence dans le monde populaire. Devant les problèmes nombreux qu'il rencontre aujourd'hui (émigration, chômage, perte du pouvoir d'achat...) le monde populaire est tenté par les extrémismes (partis d'extrême droite xénophobe et nationaliste.)

3) La porte d'entrée par le travail reste pertinente pour la mission pour deux raisons :

- le travail reste un lieu fondamental de la vie humaine, comme lieu de socialisation et d'accomplissement de soi. L'engagement des frères dans des emplois non qualifiés ou précaires permet de rejoindre ce monde, grâce en particulier aux relations de travail.
- la mutation du monde du travail caractérisée par une augmentation de la productivité, une précarisation du travail et le risque du chômage ne fait que renforcer la nécessité de rejoindre des personnes qui sont celles qui subissent le poids du système économique.

4) Évidemment, il y a d'autres portes d'entrée dans le monde populaire ou d'autres approches. Il faut donc, évidemment, conserver un lien vivant avec tous ceux dans l'Église qui ont ces autres approches pour échanger et partager les découvertes faites.

F. Dominique Pacreau
Rome, le 29 octobre 2015